

Renoncer à l'absolu, pas à la vérité...

Parfois, dans l'histoire, le contenu des mots change et s'inverse même. Ainsi les « névroses » étaient supposées des maladies des nerfs, organiques donc, et les « psychoses » des maladies de l'esprit. Avec le temps, les névroses ont désigné des maladies purement psychologiques et les psychoses ont révélé de plus en plus leur fondement physiologique et même génétique !

Et il en est de même, mais nous sommes en plein dans cette transformation du sens, pour sciences « dures » et sciences « molles ».

Les sciences dures se ramollissent...

Les sciences qui étudient le monde physique pensaient arriver à identifier des lois toujours vérifiables, éternellement vraies, indiscutables, universelles. C'est pourtant une des sciences les plus fondamentales, la physique, qui a remis tout ça en question, avec la relativité générale d'Einstein d'abord, puis avec la physique quantique de Max Planck et de Louis de Broglie. Les deux visions, dont chacune a démontré sa validité, ne sont pas encore réconciliées dans une théorie unique. Ce qui a été rejeté, ce n'est pas la notion de vérité, c'est celle d'une définition absolue de la vérité. La Vérité avec un v majuscule, et les Lois Universelles avec...

Les sciences molles se durcissent

De leur côté, les sciences humaines, à l'instar de la grenouille enviant la taille du bœuf de la fable, voulaient se faire aussi dures que les « vraies » sciences, à coup de quantification et d'évaluations comparatives. Beaucoup d'énergie pour faire disparaître la moindre trace de subjectivité, alors que la subjectivité est à la fois la méthode et l'objet de leur travail.

La philosophie a été dans le même sens, déconstruisant les savoirs (Derrida), dénonçant toute autorité et tout savoir comme abus de pouvoir (Foucault), ouvrant, sans doute involontairement, la porte à la prétention à l'égalité de toutes les affirmations les moins fondées sur des faits. Tout n'était qu'opinion, et toutes les opinions se valent s'il n'y a plus de référence à une vérité partagée qui s'impose. Bien sûr que la sélection des faits retenus est déjà un biais. Puis, si la vérité ne tient qu'à l'affirmation qui en est faite, tout devient possible, depuis l'erreur ignorante et innocente jusqu'à la falsification soutenue par une mauvaise foi éhontée et volontaire¹.

Et la vérité dans tout ça ?

C'est le concept même de vérité qui semble alors se dissoudre. Bien sûr que tout est relatif. C'est même peut-être la seule chose que l'on peut considérer comme absolument vraie ! Mais il n'y a pas à jeter la notion de vérité à la poubelle. Relatif suppose un complément *relatif à...* qui, justement, remet la vérité à sa juste place : relatif à un contexte de validation, vrai dans certaines conditions, mais faux – c'est-à-dire non vérifié, inexact, dans un autre contexte. La vérité perd sa majuscule, mais garde tout son intérêt. Et le débat s'ouvre, non pas en tout ou rien, en absolument vrai ou absolument faux, mais dans la prise en compte des éléments contextuels qui valident ou invalident une affirmation.

La complexité du Réel échappera toujours à l'enfermement réducteur auquel les hommes voudraient la contraindre. Elle viendra contredire douloureusement cette prétention orgueilleuse, qui est passée tout aussi stupidement de la Vérité absolue à la négation de toute possibilité de vérité. L'Homme ne peut que croire que ce à quoi il croit est vrai. Mais le fait de savoir que cette vérité n'est qu'un point d'appui indispensable mais fragile, temporaire, « jusqu'à preuve du contraire », ne la rend plus absolue et meurtrière. Elle devient invitation à l'ouverture et au débat.

¹ Cf. la réhabilitation de Staline par Poutine ou, côté américain, le récit qui rend responsable Churchill (et non Hitler) du déclenchement de la seconde guerre mondiale. (Valentine Faure. « Le vrai méchant de la seconde guerre mondiale » : Wiston Churchill, victime du nouveau révisionnisme américain.» Le Monde du 3/08/2025